



HAL
open science

Recension de Linsey McGoey (2015), "No Such Thing as a Free Gift. The Gates Foundation and the Price of Philanthropy", Londres, Verso

Marc-Olivier Déplaude

► **To cite this version:**

Marc-Olivier Déplaude. Recension de Linsey McGoey (2015), "No Such Thing as a Free Gift. The Gates Foundation and the Price of Philanthropy", Londres, Verso. *Gouvernement & action publique*, 2017, 6 (1), pp.137-140. 10.3917/gap.171.0131 . hal-01596620

HAL Id: hal-01596620

<https://hal.science/hal-01596620>

Submitted on 2 Mar 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Recension de Linsey McGoe (2015), *No such thing as a free gift. The Gates Foundation and the price of philanthropy*, London/New York, Verso.

Par Marc-Olivier Déplaud (INRA, RiTME)

Paru dans *Gouvernement et action publique*, 2017, vol. 6, n° 1, p. 137-140.

L'histoire de la philanthropie américaine a fait l'objet d'une vaste littérature, tant aux États-Unis qu'en dehors de ce pays. Pour nombre de ces analystes, si la philanthropie n'est pas un phénomène spécifiquement américain, elle y a pris une importance bien plus grande d'ailleurs, comme en a témoigné la création de fondations dotées de capitaux considérables, telles que les fondations Carnegie et Rockefeller à partir de la fin du 19^e siècle. Une partie importante de cette littérature a une dimension ouvertement hagiographique¹. D'autres travaux, plus nuancés et moins explicitement engagés, portent également sur les organisations philanthropiques une appréciation globalement positive : en ayant favorisé le développement de nouvelles institutions – comme dans les domaines de la santé, de la culture ou de l'enseignement supérieur – et soutenu des mouvements progressistes, elles auraient principalement constitué des forces de progrès dans l'histoire de la société américaine².

Toutefois, certains auteurs ont analysé les organisations philanthropiques dans une optique plus résolument critique, insistant notamment sur les services qu'elles rendent à la légitimation et à la reproduction de certaines fractions des classes dominantes³. L'ouvrage de Linsey McGoe, sociologue à l'Université de l'Essex, s'inscrit dans cette veine. Son livre vient prendre le contre-pied des discours prônant depuis une dizaine d'années l'avènement d'une nouvelle forme de philanthropie, le « philanthrocapitalisme », qui se caractériserait à la fois par le développement de nouvelles manières de faire de la philanthropie, davantage soucieuses d'efficacité et de résultats, et par l'apparition d'une nouvelle génération d'entrepreneurs soucieux d'œuvrer en vue du bien commun dans le cadre de leurs activités économiques. Linsey McGoe se propose ainsi d'explorer les « ramifications souvent non aperçues ou non exprimées de la manière dont [l'argent des organisations philanthropiques] est dépensé »⁴. En effet, les dons effectués aux organisations philanthropiques représentent des dépenses fiscales substantielles pour le gouvernement américain, en raison des déductions fiscales dont ils bénéficient. Cet argent, indissociablement public et privé, est-il utilisé suivant des orientations conformes au bien commun, et de manière aussi efficace que ces organisations le prétendent ?

Linsey McGoe se propose de répondre à cette question à travers une étude principalement centrée sur la Fondation Bill et Melinda Gates (« Fondation Gates » par la suite) et sur ses activités. Ce choix est justifié par deux raisons. D'une part, cette

¹ Sur ce point, voir S. Lefèvre (2015), « Pour une approche sociopolitique de la philanthropie financière : plaidoyer pour un programme de recherche », *Politique et Sociétés*, 34 (2), p. 61-85.

² La vaste synthèse de l'historien Olivier Zunz est tout à fait caractéristique de ce point de vue. Voir O. Zunz (2012), *La philanthropie en Amérique. Argent privé, affaires d'État*, Paris, Fayard.

³ Voir notamment N. Guilhot, *Financiers, philanthropes. Sociologie de Wall Street*, Paris, Raisons d'agir, 2006.

⁴ L. McGoe, *op. cit.*, p. 14.

organisation, issue du regroupement de deux fondations créées par Bill Gates en 1995 et 1997, et dotée aujourd'hui d'un capital de plus de soixante milliards de dollars, constitue l'une des plus importantes organisations philanthropiques du monde. D'autre part, elle a fait jusqu'à présent l'objet d'appréciations très majoritairement positives, tant en raison du volume des dons effectués que de la coloration humanitaire de plusieurs des causes qu'elle soutient.

Les trois premiers chapitres du livre rappellent des résultats bien établis par la littérature sur l'histoire de la philanthropie américaine. Contrairement à ce que prétendent les promoteurs du philanthrocapitalisme, l'idée selon laquelle les organisations philanthropiques doivent s'inspirer du monde des affaires n'a rien de nouveau : « Tant John D. Rockefeller qu'Andrew Carnegie, par exemple, défendaient l'application des méthodes rationnelles du monde des affaires à l'administration des actions charitables »⁵. Bien administrées, s'appuyant sur la science, ces fondations pouvaient non seulement être plus efficaces que les organisations charitables traditionnelles pour combattre la pauvreté ou soutenir d'autres causes, mais aussi plus efficaces que les gouvernements eux-mêmes. En raison de l'origine privée et volontaire de leurs ressources financières, les dirigeants de ces organisations revendiquaient également le droit de les utiliser comme bon leur semblait. En cela, les grandes fondations actuelles ne diffèrent pas de leurs homologues créées un siècle ou quelques décennies plus tôt.

Selon Linsey McGoey les spécificités des pratiques philanthropiques actuelles sont donc à chercher ailleurs. La première réside dans un changement d'échelle, en raison de la forte croissance du secteur philanthropique depuis les années 1990, tant aux États-Unis que dans le reste du monde. En second lieu, si les responsables des organisations philanthropiques affirment toujours vouloir s'inspirer du fonctionnement des entreprises, les modèles d'action et les conceptions de l'efficacité sous-jacente ont évolué. Ces manières de faire se caractérisent notamment par une tendance à distribuer davantage de subventions « à but limité », que les bénéficiaires doivent dépenser pour des priorités définies en amont par les financeurs, au détriment des subventions générales de fonctionnement. Les bénéficiaires sont ainsi tenus de produire des résultats sur une durée plus courte, tout en ayant moins de latitude sur les moyens d'y parvenir. Enfin, il existe aujourd'hui des entrepreneurs de philanthropie qui promeuvent l'idée que celle-ci peut être source de profits. Cela les conduit notamment à défendre le modèle de l'« entrepreneuriat social », selon lequel des pratiques économiques innovantes pourraient contribuer à régler des problèmes sociaux. Ainsi, des fondations versent aujourd'hui des subventions à des entreprises dont l'activité est pourtant orientée vers le profit, comme dans le domaine, par exemple, de la banque (dans l'attribution de micro-crédits).

Les chapitres suivants du livre entrent dans le détail des programmes soutenus par la Fondation Gates. Initialement, cette organisation s'est fortement investie dans le secteur éducatif aux États-Unis avec pour objectif d'y promouvoir une logique de résultats. Ainsi, la Fondation a contribué à financer le dispositif des *charter schools*,

⁵ D'après N. Guilhot (2007), « Reforming the world. George Soros, global capitalism and the philanthropic management of the social sciences », *Critical Sociology*, 33 (3), p. 451 (cité par L. McGoey, *op. cit.*, p. 15).

selon lequel des établissements peuvent recevoir des subventions complémentaires s'ils s'engagent à atteindre rapidement certains objectifs. De même, elle a mis en place des subventions destinées aux États américains s'engageant à adopter des réformes devant permettre de mieux mesurer les performances des enseignants. Dans les domaines de la santé globale et de l'agriculture des pays du Sud, si certains programmes paraissent pertinents (comme celui intitulé *Purchase for Progress*, qui vise à favoriser le développement d'exploitations agricoles utilisant leurs propres semences et écoulant leur production au niveau local ou national), d'autres sont beaucoup plus problématiques. Par exemple, le partenariat noué avec Monsanto en 2008 pour la diffusion des semences de maïs OGM en Afrique va directement à l'encontre de l'action *Purchase for Progress*. Le cas du programme visant à éradiquer la poliomyélite dans les pays du Sud, présenté par la Fondation Gates comme l'un de ses objectifs majeurs, est plus parlant encore. En effet, la poliomyélite tue moins de monde dans les pays pauvres que la malaria, la tuberculose ou le sida. En soutenant des campagnes de vaccination très coûteuses pour lutter contre la poliomyélite – auxquelles les gouvernements des pays bénéficiaires sont également tenus de contribuer, en y affectant des agents et des ressources financières –, la fondation Gates impose aux acteurs concernés son propre agenda au détriment d'autres actions de santé publique qui seraient probablement plus pertinentes.

Bien que la Fondation Gates dispose de ressources importantes, ses subventions demeurent très faibles si on les compare à celles versées par les pouvoirs publics. Par exemple, aux États-Unis, les dons versés par les organisations philanthropiques dans le domaine de l'éducation n'excèdent pas les quatre milliards de dollars par an, sur un budget total de cinq cents milliards⁶. L'influence de la Fondation Gates sur les secteurs qu'elle subventionne semble être ainsi plus que proportionnelle à ses capacités financières. Linsey McGoey en propose trois explications. Tout d'abord, les programmes financés par la Fondation rejoignent les préoccupations de certains gouvernants, comme ceux visant à promouvoir une logique de résultats dans le secteur éducatif. Ensuite, la Fondation elle-même effectue un travail de lobbying et de communication pour faire connaître ses programmes – et surtout pour faire connaître leur supposée réussite –, ce qui incite nombre de responsables politiques à les soutenir également. Enfin, les ressources publiques insuffisantes affectées à certaines institutions peuvent inciter leurs dirigeants à adhérer aux programmes promus par la Fondation et à réviser leurs priorités pour obtenir des ressources supplémentaires.

Au total, l'ouvrage de Linsey McGoey propose une analyse convaincante des politiques promues par la Fondation Gates et de leurs limites. Il propose également des réflexions stimulantes sur les transformations récentes de la philanthropie et sur l'influence des fondations dans la définition des politiques publiques. Des enquêtes pouvant s'appuyer sur des données internes aux organisations philanthropiques permettraient toutefois de mieux comprendre comment sont définis leurs agendas et leurs programmes⁷. Par ailleurs, de telles études de cas mériteraient d'être articulées à

⁶ L. McGoey, *op. cit.*, p. 122.

⁷ N'ayant pas pu effectuer une enquête auprès des employés et des dirigeants de la Fondation Gates, l'auteur a en effet utilisé des sources indirectes pour conduire sa recherche. Elle a analysé un important matériau documentaire (documents produits par la Fondation, articles de presse, rapports produits par

un travail de cartographie des organisations philanthropiques, visant à dégager tant ce qu'elles en ont commun que ce qui les oppose. Montrer en quoi les organisations philanthropiques forment dans chaque pays un monde social spécifique et en dégager la structuration permettrait de mieux apprécier la portée des cas étudiés, tant au niveau de l'espace nord-américain qu'au niveau global : les organisations philanthropiques ne se reconnaissent sans doute pas toutes dans les méthodes et les programmes promus par la Fondation Gates. Enfin, il pourrait être fécond d'appréhender les organisations philanthropiques du point de vue des recherches s'intéressant à la « production sociale de l'ignorance »⁸, un domaine d'études que Linsey McGoey contribue actuellement à structurer⁹. En effet, comme nombre de critiques de la *big philanthropy* l'ont affirmé, l'existence même de ces organisations, et les efforts importants qu'elles déploient pour faire connaître leur action, peuvent avoir pour effet d'occulter les procédés contestables qu'ont employés leurs principaux donateurs dans la constitution de leurs fortunes. En outre, le caractère volontaire des dons peut inciter à avoir une vision enchantée de la philanthropie, ou du moins à tempérer les critiques que l'on pourrait formuler à son égard, alors même que les politiques des organisations philanthropiques peuvent être contre-productives. Du point de vue d'une sociologie de l'ignorance, le cas de la philanthropie constitue ainsi un cas particulièrement intéressant en ceci qu'il montre comment les propriétés sociales de certains objets peuvent constituer un obstacle redoutable à leur juste appréhension sociologique.

des ONG, etc.) et a mené plusieurs dizaines d'entretiens effectués avec des militants, des membres d'organisations caritatives, des scientifiques ou des journalistes ayant noué des relations avec la Fondation Gates à des titres divers (comme partenaires de ses actions, bénéficiaires de ses programmes, experts, etc.).

⁸ D. L. Kleinman, S. Suryanarayanan (2012), « Dying bees and the social production of ignorance », *Science, Technology & Human Values*, 38 (4), p. 492-517.

⁹ M. Gross, L. McGoey (eds) (2015), *Routledge international handbook on ignorance studies*, Abingdon/New York, Routledge. Issus pour partie de la sociologie des sciences, les travaux se revendiquant de cette approche s'intéressent principalement aux mécanismes sociaux permettant de comprendre pourquoi certains types de savoirs ne sont pas produits ou sont faiblement considérés, et aux stratégies déployées par des acteurs puissants pour occulter certains problèmes ou, du moins, les redéfinir à leur avantage.